



HAL
open science

Les définitions de l'énoncé (vākya) dans la tradition sanskrite : entre grammaire et exégèse

Hugo David

► **To cite this version:**

Hugo David. Les définitions de l'énoncé (vākya) dans la tradition sanskrite : entre grammaire et exégèse. *Langages*, 2017, 205, pp.27-41. halshs-02417297

HAL Id: halshs-02417297

<https://shs.hal.science/halshs-02417297>

Submitted on 18 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les définitions de l'énoncé (*vākya*) dans la tradition sanskrite : entre grammaire et exégèse

1. INTRODUCTION : UNE « SCIENCE DE L'ÉNONCÉ » ? ¹

1.1. Selon la répartition des disciplines d'érudition (*śāstra*) d'expression sanskrite courante dans l'Inde médiévale, c'est à l'exégèse du Veda (*Mīmāṃsā*) que revient en principe l'étude de l'énoncé (*vākya*)². Toute entière consacrée à l'interprétation des textes védiques, l'exégèse se qualifie comme la « science de l'énoncé » (*vākyaśāstra*) par excellence, et c'est à ce titre que son expertise s'étend, par voie de conséquence, à l'analyse des énoncés profanes³. Elle se situe de ce fait au centre d'une organisation tripartite où la grammaire (*Vyākaraṇa*) traite, en amont, de la dérivation des mots (*pada*) du sanskrit alors que, en aval, la logique ou dialectique (*Nyāya / Tarka*) étudie les moyens de connaissance valide (*pramāṇa*) – perception, inférence, etc. – s'appliquant aux objets extralinguistiques. Trois sciences (*śāstra*), donc, pour trois domaines distincts : la langue sanskrite, les énoncés concrets composés dans cette langue et la connaissance du monde auquel ils font ultimement référence. Armé de ce triple *organon*, le lettré « versé dans [les sciences] du mot, de l'énoncé et du moyen de connaissance valide » (*padavākyaṣāstrajñā*) peut aborder sur une base solide, selon l'idée

1. Nous remercions S.L.P. Anjaneya Sarma et Vincenzo Vergiani, avec qui nous avons pu lire et discuter la plupart des passages grammaticaux ici commentés durant l'été 2014 à Pondichéry, ainsi que les participants au présent volume pour leurs remarques et critiques aux divers stades de la rédaction de cet article.

2. Nous emploierons dans cet article les deux termes « phrase » et « énoncé » comme synonymes. La plupart des travaux disponibles sur le sujet étant en anglais, leurs auteurs n'opèrent pas cette distinction et traduisent uniformément *vākya* par « sentence » (plus rarement par « utterance »).

3. Sur l'utilisation par les spécialistes de théorie littéraire et dramaturgique de principes élaborés par la *Mīmāṃsā* pour l'interprétation des textes védiques, voir McCrea (2008) et David (2016).

indienne, toutes les autres disciplines érudités, religieuses (théologie, rituel, etc.) ou profanes (médecine, astronomie, poétique, etc.).

1.2. Dans les faits, cette division idéale des tâches masque une réalité beaucoup plus complexe. Loin de se compléter au sein d'un ensemble parfaitement harmonieux, les trois composantes de ce qui s'apparente en surface à une forme de *trivium* évoluent en effet à des rythmes très différents⁴ et suivant une logique qui leur est propre. Toutes trois présentent, par ailleurs, une tendance totalisante qui les incite à couvrir, par-delà leur domaine d'expertise, l'intégralité du champ du savoir. Sur la question qui nous occupe, bien que l'énoncé tombe théoriquement hors du domaine de juridiction de la grammaire ou de la logique, en pratique aucune de ces deux sciences ne s'y est montrée indifférente. Si ce n'est qu'assez tardivement (et, peut-on penser, largement sous l'influence de la *Mīmāṃsā*) que la logique aborde la question, la théorie de l'énoncé revêt pour la tradition grammaticale ancienne une importance certaine, qui ne fait que s'accroître après l'apparition de l'exégèse comme science autonome dans les premiers siècles de notre ère.

1.3. C'est aux premières interactions entre exégèse et grammaire sur la question des définitions (*lakṣaṇa*) de l'énoncé qu'est consacrée la présente étude. Après un rappel du problème des définitions du *vākya* dans la tradition grammaticale ancienne (§ 2), on examinera l'état de cette question au V^e siècle de notre ère dans le *Vākyapadīya* (« Traité du Mot et de la Phrase », désormais VP) du grammairien Bhartṛhari (450-520 ?) (§ 3). Œuvre unique en son genre et premier monument marquant le renouveau de la tradition pāṇinéenne au premier millénaire, le *Vākyapadīya* est également le premier texte grammatical sanskrit à consacrer une section entière à l'énoncé, le *Vākyakāṇḍa* (« Section sur l'énoncé »), en près de cinq cents stances (soit environ un quart de l'œuvre). Nous nous efforcerons ici de montrer en quoi l'introduction par Bhartṛhari d'un certain nombre de concepts empruntés à l'exégèse lui permet de renouveler en profondeur le traitement de la question du *vākya* par ses prédécesseurs, en droite ligne avec sa conception de l'énoncé comme unité indivise (*akhaṇḍa*), irréductible à la combinaison de ses parties.

2. L'ÉNONCÉ DANS LA GRAMMAIRE PĀNINÉENNE ANCIENNE

2.1. Lorsque Bhartṛhari se saisit de la question des définitions du *vākya*, celle-ci a déjà une histoire longue et mouvementée dans la tradition pāṇinéenne, documentée dans l'œuvre des « Trois Sages » (*Trimuni*) de la grammaire ancienne :

4. Pour ne prendre qu'un exemple, le *Grand Commentaire* (*Mahābhāṣya*) de Patañjali sur l'*Aṣṭādhyāyī* (« Les Huit Livres ») de Pāṇini, commentaire que l'on peut considérer comme le texte fondateur de la tradition grammaticale sanskrite, pourrait dater du II^e siècle AEC alors que son plus proche équivalent pour l'exégèse védique, le *Commentaire sur les Aphorismes de l'Exégèse* (*Mīmāṃsāsūtrabhāṣya*) de Śabaravāmin a probablement été rédigé au IV^e ou V^e siècle EC, soit environ six siècles plus tard.

Pāṇini (IV^e s. AEC), Kātyāyana (III^e s. AEC) et Patañjali (II^e s. AEC). La question telle qu'elle apparaît chez ces auteurs ayant déjà fait l'objet de plusieurs bonnes études⁵, nous nous bornerons ici à rappeler les principales données du problème.

2.2. C'est d'abord de manière négative que l'énoncé se manifeste aux grammairiens anciens et de telle sorte qu'il se trouve exclu du champ de la grammaire, quand bien même celle-ci se doit comme on va le voir (*infra* § 2.3) de le théoriser pour assurer son bon fonctionnement. Ce qu'exprime l'énoncé, c'est avant tout ce qui est compris par les acteurs d'une situation d'interlocution mais résiste à la formalisation grammaticale. Considérons, à titre d'exemple, l'aphorisme 2.3.46 de l'*Aṣṭādhyāyī* (A), dans lequel Pāṇini énumère les valeurs justifiant l'usage des désinences du premier cas (*prathamā [vibhaktiḥ]*), le nominatif (Nom) :

A 2.3.46

prātipadikārthaliṅgaparimāṇavacanamātre prathamā

Les désinences du premier cas (*i.e.* le nominatif) valent s'il s'agit d'exprimer (a) le sens du thème nominal, (b) le genre grammatical, (c) la mesure, (d) le nombre grammatical (à moins que lesdites notions ne soient déjà exprimées par ailleurs – A 2.3.1 *anabhihite*)⁶.

Les premiers commentateurs sur cet aphorisme rencontrent une difficulté s'agissant d'expliquer l'usage du nominatif dans le cas d'une phrase purement nominale, comme dans l'exemple suivant :

(1) *vīraḥ puruṣaḥ*

L'homme (*vīra*-Nom) [est] courageux (*puruṣa*-Nom).

Ce type de phrases, extrêmement fréquent en sanskrit, consiste en effet en l'apposition de deux termes au nominatif sans adjonction d'une copule. Or, il est manifeste qu'un tel énoncé n'exprime pas seulement le sens des deux bases nominales, le masculin et le singulier, mais aussi ce que les grammairiens nomment la « coréférentialité » (*sāmānādhikaraṇya*) des deux termes au nominatif, à savoir le fait qu'ils correspondent à une seule et même entité (l'homme courageux) *via* une relation de qualifiant à qualifié (*viśeṣyaviśeṣaṇabhāva*). C'est précisément l'excès (*ādhikya*) que représente la coréférentialité par rapport aux valeurs du nominatif énumérées par Pāṇini qui suscite l'interrogation de Kātyāyana : n'est-il pas nécessaire d'élargir cet éventail de valeurs de manière à pouvoir inclure la coréférentialité ? La première de ses « Explications » (*Vārttika*) sur cet aphorisme propose d'abord une réponse positive à cette question :

Vārttika 1 ad A 2.3.46

prātipadikārthaliṅgaparimāṇavacanamātre prathamālakṣaṇe padasāmānādhikaraṇya upasaṃkhyānam, adhikatvāt

Il convient d'ajouter à la définition du premier cas (*i.e.* le nominatif), à savoir que <les désinences du premier cas valent s'il s'agit d'exprimer (a) le sens du thème

5. Voir en particulier Raja (1976), Cardona (1983) et Deshpande (1987, 1991).

6. Sauf indication contraire, la traduction des *sūtra* de Pāṇini est celle de Renou (1966).

nominal, etc.> (A 2.3.46), la coréférentialité des mots [au nominatif], car elle est en excès [par rapport aux valeurs mentionnées].

Telle n'est cependant pas la décision finale de Kātyāyana, qui précise aussitôt :

Vārttika 2 ad A 2.3.46

na vā, vākyaṛthatvāt

Ou plutôt, non : [un tel ajout n'est pas nécessaire] car il s'agit de l'objet de l'énoncé (*vākyaṛtha*).

Selon Kātyāyana, la coréférentialité des deux termes n'est donc pas directement le fruit de l'usage du nominatif, mais plutôt de la juxtaposition de deux mots au nominatif au sein d'un même énoncé. Ainsi, il n'est pas nécessaire selon sa position finale d'amender l'aphorisme pāninéen. C'est Patañjali qui, dans la section correspondante du *Mahābhāṣya*, pose de manière définitive l'équivalence entre les concepts d'« excès » (*ādhikya*) et d'« objet de l'énoncé » (*vākyaṛtha*) :

Mahābhāṣya ad A 2.3.46 (vol. 1, p. 462, l. 4-5)

yad atrādhikyam, vākyaṛthaḥ saḥ

Ce qui se trouve ici en excès, c'est cela l'objet de l'énoncé ⁷.

L'objet de l'énoncé, « en excès » par rapport à celui de tel ou tel thème ou désinence, n'a donc pas lieu d'être formalisé par la grammaire. La production de sens revenant en propre à l'énoncé est, en effet, sans conséquence sur le processus de dérivation des mots lui-même, à l'inverse des fonctions syntaxiques définies par la théorie des *kāraka* (« facteurs d'action ») par exemple, marquées morphologiquement par l'emploi de telle ou telle désinence casuelle : l'accusatif (*dvitīyā*) pour l'objet (*karman*) (A 2.3.2 *karmaṇi dvitīyā*), l'instrumental (*ṭṭīyā*) pour l'agent (*karṭṛ*) ou l'instrument (*karaṇa*) (A 2.3.18 *karṭṛkaraṇayos ṭṭīyā*), etc. ⁸. Comme le redira plus tard Bhartṛhari, « l'[objet de l'énoncé] n'opère pas en qualité de cause (*nimitta*) dans la formation des unités linguistiques [telle qu'elle se produit] au niveau des mots » ⁹.

2.3. Science du mot, la grammaire n'en rencontre pas moins l'énoncé au cœur même du processus de dérivation ¹⁰. Pāṇini fait lui-même à deux (ou trois) reprises usage du terme *vākya* dans ses règles, dans des contextes bien particuliers ayant généralement trait à l'expression d'une émotion par un locuteur. Ainsi, par exemple, la règle A 8.1.8 stipule qu'« un vocatif au commencement

7. Cf. VP 2.42 : *saṃbandhe sati yat tv anyad ādhikyam upajāyate | vākyaṛtham eva taṃ prāhur anekapadasaṃśrayam ||* « Quant à cet excès [de sens] (*ādhikya*), autre [que l'objet des mots], qui naît lorsque [les mots] sont mis en relation, c'est cela qu'on nomme l'objet de l'énoncé (*vākyaṛtha*), et il repose sur les mots pris collectivement ».

8. Les sections de l'*Aṣṭādhyāyī* consacrées à la théorie des *kāraka* (A 1.4.23-55 et 2.3.1-73) sont parmi les mieux connues de la grammaire de Pāṇini, nous ne nous y attardons donc pas ici. Pour un bon aperçu, on pourra consulter l'article classique de Cardona (1974).

9. *Svaṃṛtti ad VP 2.42 : na hi tasyāntaḥpadam* <corr: *antaḥ padam Ed*> *śabdasaṃskāre nimittatvena vyāpāra āśrīyate* (p. 210, l. 22).

10. Pour davantage de détails, on se référera aux analyses très complètes de Cardona (1983 : 117-127), dont nous résumons ici les principaux acquis.

d'une phrase (*vākya*) (est mis deux fois ; A 8.1.1 *sarvasya dve*) pour exprimer l'envie, la louange, la colère, le blâme, la menace »¹¹. C'est le cas dans l'exemple suivant :

- (2) *arjunārjuna, śobhanaḥ khalv asi*
 Ô Arjuna, que tu es beau !

Pāṇini ne semble pourtant pas considérer le terme *vākya* comme partie intégrante de son métalangage, dans la mesure où il n'en propose à aucun moment une définition formelle, à l'inverse du terme *pada* (« mot »), par exemple, qu'il définit comme « [une forme] terminée par une désinence casuelle ou personnelle » (A 1.4.14 *suptinantaṃ padam*). Le besoin d'une telle définition se fait sentir dès l'époque des premiers commentateurs sur l'œuvre de Pāṇini, non pas à propos des règles précitées mais afin de résoudre certaines difficultés techniques dans l'application de règles régissant l'accent (*svara*¹²) et la substitution de certains pronoms personnels par des formes alternatives « brèves » (*mā* pour *mām*, *te* pour *tava*, etc. – sur ce phénomène, voir Renou, 1996 : § 253), deux thèmes traités dans le huitième et dernier livre de l'*Aṣṭādhyāyī* (A 8.1.16-74). Pour Kātyāyana, il est en effet essentiel à la bonne application des règles régissant ces deux phénomènes qu'elles ne valent qu'« au sein d'un même énoncé » (*samānavākye*), comme il l'affirme dans le *Vārttika* suivant :

Vārttika 11 ad A 2.1.1

samānavākye nighātayuşmadasmadādeśāḥ

La perte d'accent (*nighāta*) et la substitution des [pronoms personnels] *yusmad* (2pers) et *asmad* (1pers) [par des formes brèves ont lieu] au sein d'un même énoncé.

Par cette précision, Kātyāyana évite la production indue d'une perte d'accent sur la première syllabe du verbe ou la substitution erronée de *tava* (2pers sing, Gen) par la forme brève *te* respectivement dans les deux exemples suivants¹³ :

- (3) *ayaṃ daṇḍaḥ, harānena*
 Voici un bâton, prends avec lui !
- (4) *odanaṃ paca, tava bhaviṣyati*
 Cuis du riz, il sera pour toi !

La scission, dans les deux exemples, de la suite de mots en deux énoncés (artificiellement marquée ici par une virgule) place les deux éléments problématiques

11. A 8.1.8 : *vākyāder āmantritasyāsītyāsaṃmatikopakutsanabhartsaneṣu*. Voir aussi A 8.2.82 : *vākyasya teḥ pluta udāttaḥ* « (Dans les règles suivantes jusqu'à la fin du *pāda*, il faut entendre :) la dernière voyelle d'une phrase (*ti* – A 1.1.64 *aco 'ntyādi ti*) reçoit la *pluti* (protraction) et le ton aigu ». La notion de *vākya* est également évoquée (quoique de manière beaucoup moins centrale) dans la règle A 6.1.139 : *upāt pratiyatnavaiḥkṛtavākyaādhyāhāreṣu* ; « (L'accrément *suṭ* devant un *k* – A 6.1.135 *suṭ kāt pūrvaḥ* – est valable entre le préverbe *upa* et la racine $\sqrt{kṛ}$) pour signifier : faire effort, transformer, suppléer une proposition (*vākya*) (qui manque) ».

12. La notation du sanskrit classique (*i.e.* autre que le védique) ignore l'accent, les réflexions des grammairiens sur ce sujet ont donc pour nous un caractère largement théorique. Tel n'était pas nécessairement le cas des premiers commentateurs sur l'*Aṣṭādhyāyī*, pour qui l'accentuation a dû encore représenter un aspect tangible de la langue dont la formalisation par la grammaire devait se conformer à un usage aujourd'hui perdu.

13. Les deux exemples sont donnés dans le *Mahābhāṣya* ad A 2.1.1 (vol. 1 p. 367, l. 20-21).

(le verbe à l'impératif *hara*, « prends ! » et le pronom personnel *tava*, « à toi ») en tête de phrase, ce qui empêche l'application des règles concernées¹⁴. Reste cependant à déterminer ce qu'est un « énoncé », ce que fait Kātyāyana dans les deux *Vārttika* suivants (9-10), où il élabore deux définitions du *vākya* qui feront date :

Vārttika 9 ad A 2.1.1

(K1) *ākhyātaṃ sāvyayakāra-kaviśeṣaṇaṃ vākyaṃ*

L'énoncé, c'est un verbe conjugué accompagné par un/des indéclinable(s), un/des facteur(s) d'action [*i.e.* noms porteurs d'une désinence casuelle] et un/des déterminant(s)¹⁵.

Vārttika 10 ad A 2.1.1

(K2) *ekatiṃ*

[L'énoncé, c'est] ce qui possède une [seule] forme conjuguée.

La discussion des deux définitions de Kātyāyana et des exemples avancés à leur propos par Patañjali devait former l'ossature de la réflexion des grammairiens pāṇinéens sur l'énoncé pratiquement jusqu'à nos jours. Pourquoi, en effet, Kātyāyana a-t-il formulé deux définitions alors qu'une seule aurait pu suffire ? Le silence de Pāṇini sur la définition du *vākya* est-il une insuffisance de sa part ou signifie-t-il au contraire qu'une telle définition était inutile à ses yeux pour le bon fonctionnement des règles¹⁶ ? Enfin, les deux définitions formulées dans les *Vārttika* sont-elles propres à la grammaire et dépendantes du contexte

14. Nous aurons à revenir (*infra* § 2.4) sur la règle prescrivant la perte d'accent pour une forme finie venant après une forme non finie (A 8.1.28 *tiṅ atīnah*). La substitution de *tava* par *te* est prescrite par la règle A 8.1.22 *temayāv ekavacanaśya* : « Les formes *te* et *me* (sont les substitués des pronoms *yuṣmad*, <vous> et *asmad*, <nous> au génitif, datif et accusatif du singulier ». Les deux règles en question sont gouvernées par les *sūtra* A 8.1.16 (*padasya*) et A 8.1.17 (*padāt*), qui établissent l'application des règles suivantes (A 8.1.18-8.3.55) à un mot (*padasya*) venant après un autre mot (*padāt*), condition que ne satisfait pas un mot placé en tête de phrase.

15. Selon l'interprétation de Patañjali les « déterminants » (*viśeṣaṇa*) dont il est question qualifient tant les termes exprimant des facteurs d'action (*kāra*) que le verbe, qui exprime l'action (*kriyā*). Voir *Mahābhāṣya* ad A 2.1.1 : *sakāra-kaviśeṣaṇam. odanaṃ mṛduviśadaṃ paca. sakriyāviśeṣaṇaṃ ceti vaktavyam. suṣṭhu pacati, duṣṭhu pacati* « Accompagné de déterminants des facteurs d'action, [comme dans l'exemple] <Il cuisine du riz tendre et qui ne colle pas> ; mais on doit dire aussi : accompagné de déterminants de l'action, [comme dans les exemples] <Il cuisine bien> et <Il cuisine mal> » (vol. 1, p. 367, l. 12-14). Sur la notion d'« indéclinable » (*avyaya*), voir Renou (1942 : 70). Cette catégorie regroupe, selon Pāṇini, les particules et divers autres mots invariables. Elle est définie par la règle A 1.1.37 *svarādinipātam avyayaṃ* « Les mots du groupe *svaḥ* (interjection rituelle) et les particules (portent le nom d')*avyaya* ».

16. C'est principalement ce problème qui a retenu l'attention des lecteurs modernes. Si certains – Raja (1976) et Deshpande (1987, 1991) – voient dans ce désaccord le signe d'une conception différente de l'énoncé chez Pāṇini et Kātyāyana/Patañjali, d'autres – Joshi (1968) et surtout Cardona (1983) – considèrent au contraire que le système pāṇinéen se passe d'une notion d'énoncé et dénoncent une méprise de la part de l'auteur des *Vārttika* concernant le champ d'application de la règle A 2.1.1 *samarthaḥ padavidhiḥ* « Une prescription visant des mots (entiers doit être comprise comme s'appliquant auxdits mots en tant que) leur sens les associe (les uns aux autres) ». Selon ces derniers, la difficulté rencontrée par Kātyāyana serait causée par l'extension induite de cette règle au-delà du deuxième livre de l'*Aṣṭādhyāyī*, qui traite notamment de la dérivation des composés (*samāsa*). Dans cette hypothèse, la réflexion sur la notion d'énoncé perd sa pertinence dans le cadre dérivational et se trouve exclue du champ d'investigation de la grammaire telle que le conçoit le *Vyākaraṇa*.

technique qui les occasionne, ou peuvent-elles valoir comme définitions générales de l'énoncé ? Retenons pour le moment que les deux définitions avancées par Kātyāyana dégagent certaines propriétés formelles de l'énoncé sans tenir compte de ce qu'il exprime : ce qui caractérise un *vākya* c'est soit la centralité fonctionnelle du verbe, dont tous les autres éléments (indéclinables, facteurs d'action, etc.) dépendent, soit l'unicité de la forme conjuguée.

2.4. Cette dernière caractéristique, sur laquelle tous les commentateurs s'accordent (sinon sur laquelle des deux définitions en fait état !) permet de mettre en lumière un dernier aspect de la réflexion de Kātyāyana sur l'énoncé, à savoir sa portée polémique à l'encontre de Pāṇini. Cette dimension est clairement perceptible lorsque Kātyāyana se penche à nouveau, dans ses remarques sur le huitième livre de l'*Aṣṭādhyāyī*, sur la principale règle prescrivant la perte de l'accent (*nighāta*) sur la première syllabe d'une forme conjuguée :

A 8.1.28

tiṅ atīnaḥ

Une forme conjuguée (perd son accent – A 8.1.18 *anudāttaṃ sarvaṃ apādātau*) après un mot qui n'est pas une forme conjuguée¹⁷.

En effet, la formulation de cette règle, et notamment la précision *atīnaḥ* (« après un mot qui n'est pas une forme conjuguée »), ne se justifie que dans l'hypothèse où un énoncé possède plus d'une forme conjuguée (*tiṅ*). Or, c'est là précisément ce qui est impossible dans la conception du *vākya* développée par Kātyāyana, lequel adresse à Pāṇini une critique (*pratyākhyāna*) tout à fait explicite :

Vārttika 1 ad A 8.1.28

atīnavacanam anarthakaṃ samānavākyaādhikārāt

[Dans la règle 8.1.28 *tiṅ atīnaḥ*] la mention *atīnaḥ* (« après un mot qui n'est pas une forme conjuguée ») est inutile, car [la règle] est gouvernée par [la condition] *samānavākya* (« au sein d'un même énoncé »).

Comme le précise Patañjali, le problème est ici que « deux formes conjuguées ne peuvent se trouver au sein d'un même énoncé » (*na [...] samānavākyaḥ dve tiṅante staḥ* – *Mahābhāṣya* ; vol. 3, p. 374, l. 25) ; il est donc impossible qu'une forme conjuguée suive une autre forme conjuguée.

2.5. Par-delà l'enjeu restreint que constitue l'application des règles d'accentuation, on voit se dessiner, à travers ce débat entre les deux plus anciennes autorités de la grammaire pāṇinéenne, l'opposition entre deux conceptions de l'énoncé : l'une, celle de Kātyāyana, insiste sur son unité fonctionnelle, centrée sur l'existence d'un unique verbe conjugué ; une autre, que l'on ne se hâtera pas trop d'attribuer à Pāṇini, néglige ces caractéristiques de surface au profit de l'unicité de l'acte d'énonciation et de son intention, indépendamment de sa forme linguistique externe. Ce n'est qu'avec Bhartṛhari, et par un contact direct

17. Nous modifions légèrement la traduction de Renou (1966 : 358) : « Une forme verbale personnelle (a le ton grave, venant) après un mot qui n'est pas une forme personnelle ».

avec la tradition exégétique, que ces deux conceptions opposées devaient venir pleinement au jour.

3. BHARTṚHARI : L'ÉNONCÉ ENTRE GRAMMAIRE ET EXÉGÈSE

3.1. Composé quelque sept siècles après le *Grand Commentaire* de Patañjali sur l'*Aṣṭādhyāyī*, le *Vākyapadīya* de Bhartṛhari témoigne du caractère remarquablement florissant de la réflexion sur l'énoncé dans l'école pāṇinéenne au milieu du premier millénaire, une floraison dont il constitue cependant l'une des rares traces. Les deux stances programmatiques ouvrant la « Section sur l'Énoncé » (*Vākyakāṇḍa*) – la seconde partie de l'ouvrage, qui en compte trois – n'énumèrent en effet pas moins de huit théories du *vākya*, examinées par Bhartṛhari dans la suite du chapitre¹⁸ :

VP 2.1-2

ākhyātam śabdasaṃghāto jātiḥ saṃghātavartinī |
eko 'navayavaḥ śabdaḥ krama buddhyanusamḥṛtiḥ || 2.1 ||
padam ādyam pṛthak sarvaṃ padam sāpekṣam ity api |
vākyam prati matir bhinnā bahudhā nyāyadarśinām || 2.2 ||

(1) Un verbe (*ākhyāta*), (2) un agrégat (*saṃghāta*) de signes linguistiques (*śabda*), (3) l'universel (*jāti*) présent dans [cet] agrégat, (4) un unique signe linguistique (*śabda*) sans parties (*anavayava*), (5) la séquence (*krama*) [des signes / des mots], (6) le rassemblement [de la série signifiante] par la pensée (*buddhyanusamḥṛti*¹⁹), (7) le premier mot [de la série] (*padam ādyam*), (8) chaque mot pris séparément (*pṛthak*), dépendant [des autres mots] (*sāpekṣa*) : l'idée [que se font] les théoriciens de l'énoncé (*vākya*) diffère de bien des manières !

L'origine de la plupart des conceptions de l'énoncé énumérées dans ces stances n'est pas connue et leur teneur même n'est pas toujours parfaitement claire²⁰, une situation que n'améliore pas l'absence de l'autocommentaire de Bhartṛhari sur la section initiale du *Vākyakāṇḍa* (VP 2.1-12). On reconnaîtra cependant sans peine dans la première de ces huit définitions la première définition de Kātyāyana (K1), identifiant l'énoncé avec un (unique) verbe conjugué (*ākhyāta*) accompagné d'éléments auxiliaires (déterminants, facteurs d'action, etc.). De fait, c'est bien le débat sur les définitions du *vākya* tel qu'on l'a vu s'élaborer chez Kātyāyana et Patañjali qui constitue le point de départ des réflexions de Bhartṛhari dans ce chapitre. La question de la définition de

18. Les stances du *Vākyapadīya* sont citées d'après l'édition critique de Rau (1977). La numérotation des stances suit cependant l'édition d'Iyer (1983) qui comprend, outre les stances du VP, l'autocommentaire (*Svavṛtti*) de Bhartṛhari et un commentaire plus tardif sur le second *kāṇḍa*, la *Ṭīkā* de Puṇyārāja (début du deuxième millénaire ?).

19. Le terme *buddhyanusamḥṛti* / *anusamhāra* [VP 3.9.57c, VPSV 2.30] (« rassemblement par la pensée ») désigne pour Bhartṛhari la saisie par l'esprit d'une séquence (dans le cas présent, d'une séquence verbale) dans une cognition instantanée.

20. Sur les hésitations des auteurs indiens médiévaux concernant l'interprétation de cette liste, voir les remarques de Raja (1962).

l'énoncé (*vākyalakṣaṇa*) est abordée une première fois dans les stances immédiatement subséquentes (VP 2.3-6), dans lesquelles Bhartṛhari discute la première définition des *Vārttika* (K1). Elle est à nouveau évoquée vers la fin du chapitre (VP 2.442-446 et *Svaṛṭti*) ; c'est alors la seconde définition de Kātyāyana (K2) qui passe au premier plan, ainsi que la critique qu'il adresse à Pāṇini. C'est à l'analyse de ces deux groupes de stances qu'est principalement consacrée la présente section ²¹.

3.2. Bhartṛhari entame sa réflexion sur les définitions du *vākya* par une stricte délimitation du domaine de validité des définitions de Kātyāyana. Celles-ci ne sauraient en effet, selon lui, constituer une définition *générale* de l'énoncé, mais servent exclusivement à la bonne application des règles grammaticales d'accentuation, etc. :

VP 2.3-4

nighātādīvyavasthārthaṃ śāstre yat paribhāṣitam |
sākāṅkṣāvayavam tena na sarvaṃ tuḷyalakṣaṇam || 2.3 ||

sākāṅkṣāvayavam bhede parānākāṅkṣāśabdakam |
karmapradhānaṃ guṇavad ekārthaṃ vākyam ucyate || 2.4 ||

[L'énoncé ²² tel qu'il est] techniquement défini (*paribhāṣita*) dans la grammaire afin d'assurer l'application correcte de la perte d'accent (*nighāta*) et autres [phénomènes semblables] ne partage pas toutes les caractéristiques de [l'énoncé] défini comme cela dont les membres sont en attente [d'autre chose lorsqu'ils sont séparés] (2.3). On dit [en effet] que l'énoncé est [un signe linguistique] dont les membres sont en attente [d'autre chose] lorsqu'ils sont séparés, composé de signes qui ne sont en attente de rien d'autre ²³, dont l'élément principal est l'action accompagnée d'auxiliaires, et dont l'objet (*artha*) est unique ²⁴ (2.4).

Bhartṛhari oppose ici à la définition technique (**pāribhāṣika* / **śāstrīya*) de l'énoncé par Kātyāyana, une autre définition qu'il emprunte à la *Mīmāṃsā*, l'exégèse du Veda. Les exégètes avaient en effet développé depuis l'époque des *Mīmāṃsāsūtra* (« Aphorismes sur l'exégèse ») une réflexion indépendante sur l'énoncé, partant de problèmes tout à fait différents. Il s'agissait avant tout, pour ces interprètes du Veda dans une perspective ritualiste, de trouver un critère

21. Sur VP 2.3-4, on pourra consulter l'article en japonais de Honda (1996). La *Svaṛṭti* sur VP 2.442 est discutée, quoique fort brièvement, par Houben (1998 : 126-127).

22. Nous suppléons ici le sujet *vākyam* (« l'énoncé »), repris de la stance précédente (VP 2.2cd, traduite *supra* § 3.1). Cette interprétation va à l'encontre du commentaire de Puṇyārāja, qui considère que le sujet est plutôt *vākyalakṣaṇam* (« la définition de l'énoncé » – *Ṭikā* ; p. 5, l. 25-27). Elle est cependant confortée par une remarque de Kaiyaṭa, qui paraphrase Bhartṛhari dans le *Pradīpa* (vol. 2, p. 336b, l. 14-15) et affirme que « l'énoncé fait l'objet d'une définition technique (*vākyam paribhāṣyate*) afin d'éviter qu'on n'utilise la définition profane (*laukika*) de l'énoncé [dans l'application du *Vārttika* 11, *samānavākye*, etc.] » (*lauki-kavākyagrahaṇāniśedhārthaṃ vākyam paribhāṣyate* ; sur la règle en question, voir *supra* § 2.3).

23. Entendons : de rien qui serait extérieur à l'énoncé.

24. Nous maintenons volontairement dans notre traduction l'ambiguïté du terme sanskrit *artha* (« objet »), qui désigne à la fois la « référence » d'un signe linguistique et le « motif » de son énonciation. Puṇyārāja, s'appuyant vraisemblablement sur le *Śābarabhāṣya* (vol. 2 p. 436, l. 2), mentionne uniquement le second sens (*ekārthaṃ ekaprayojanam – Ṭikā* ; p. 6, l. 9).

efficace leur permettant de délimiter au sein du continuum du texte védique les formules sacrificielles (*yajus*) destinées à être récitées par les officiants au cours d'un rite ²⁵ :

Śābarabhāṣya ad *Mīmāṃsāsūtra* 2.1.46 (vol. 2, p. 432, l. 1)

atha praśliṣṭapaṭhīteṣu yajuhṣu katham avagamyata iyad ekaṃ yajur iti

À présent [on considère le problème suivant] : puisque les formules sacrificielles (*yajus*) sont récitées de manière conjointe (*praśliṣṭa*), comment comprend-on qu'une formule sacrificielle a précisément telle ou telle extension ?

Si cette préoccupation croise de toute évidence celle des grammairiens – puisqu'il s'agit toujours finalement de délimiter l'énoncé en définissant son unité (*ekavākyatā*) –, la solution de Jaimini est différente de celle de Kātyāyana en ce que l'unité du *vākya* est déterminée, selon lui, par un critère sémantique et non plus formel :

Mīmāṃsāsūtra 2.1.46

arthaikatvād ekaṃ vākyaṃ sākāṅkṣaṃ ced vibhāge syāt

Un énoncé est unique si son objet est unique et si [ses parties] sont en attente [d'autre chose] lorsqu'elles sont séparées.

Les exégètes ne s'accordent pas sur la portée exacte de cette règle, qui définit tant le *vākya* lui-même que son unité. Si les auteurs anciens considèrent qu'elle s'applique uniquement au *yajus* ²⁶, certains adeptes de la *Mīmāṃsā* plus tardifs acceptent sa valeur pour d'autres types d'énoncés védiques, voire pour tout énoncé quel qu'il soit ²⁷. Telle semble être également la position de Bhartṛhari, lequel adopte presque sans changement la définition du *sūtra* en y ajoutant simplement deux critères supplémentaires : la centralité de l'action et l'absence d'attente (*anākāṅkṣā*) d'éléments extérieurs à l'énoncé ²⁸. C'est avant tout la conception de l'énoncé comme entité dynamique régie par un réseau d'attentes (*ākāṅkṣā*) sémantiques et syntaxiques qui semble intéresser le grammairien, qui fera dans la suite du *Vākyakāṇḍa* régulièrement appel à la notion d'*ākāṅkṣā* ²⁹.

25. Dans la terminologie du rituel védique, les *yajus* sont des formules (*mantra*) récitées à voix basse par le prêtre *adhvaryu*, chargé des opérations rituelles proprement dites (oblations, aspersion, etc.). Ils se distinguent des *ṛc* (« strophes ») récitées à voix haute par le prêtre *hotṛ* et des *sāman* (« chants ») entonnés par le chantre (*udgātṛ*). Contrairement aux formules de ces deux dernières catégories, qui sont versifiées et dont la délimitation ne pose donc pas problème, les *yajus* sont en prose et ne peuvent aisément être isolés lors d'une récitation continue (le texte du Veda étant, comme on sait, principalement transmis sous sa forme orale à l'époque qui nous intéresse).

26. Ce point fait notamment l'objet d'un long développement par Kumārila (VI^e-VII^e s.) dans le *Tantravārttika* (vol. 2, p. 431, l. 15 – p. 434, l. 26).

27. C'est par exemple l'opinion de Bhavadēva (XII^e s.) et Khaṇḍadeva (XVII^e s.). Voir *Tautātītamatatilaka* (Bhavadēva, p. 298, l. 5-6) et *Mīmāṃsākaustubha* (Khaṇḍadeva, p. 120, l. 12-16).

28. Ce dernier critère pourrait s'inspirer de réflexions ritualistes antérieures aux *Mīmāṃsāsūtra*. Voir par exemple *Kātyāyanaśrautasūtra* (1.3.2) : *teṣāṃ vākyaṃ nirākāṅkṣaṃ* « Pour ce qui est des [formules sacrificielles, *yajus*], un énoncé est ce qui est dépourvu d'attente ».

29. Voir notamment VP (SV) 2.9, 76, 350, 426-27, 442 (cité § 3.3) et 445 (cité *infra*).

Bhartṛhari s'efforcera alors d'affiner cette notion en distinguant l'« attente verbale » (*śabdalakṣaṇākāṅkṣā*) – syntaxique en d'autres termes – qui fait qu'une forme nominale à l'accusatif, par exemple, appelle un verbe ou un participe, d'une attente « objective » (*arthalakṣaṇa*^o) portant davantage sur les éléments de contexte que l'auditeur pourrait souhaiter connaître. La *Svavṛtti* sur VP 2.445 (Rau 2.450) évoque à ce propos l'exemple suivant (p. 316, l. 4) :

- (5) *vrīhīn avahanyantām*
« Qu'on effectue le battage [de manière à séparer] les grains de riz »

L'énoncé (5), prescrivant le battage du riz préalable à la confection de gâteaux offerts au cours du rite, est « sans attente » (*anākāṅkṣa / nirākāṅkṣa*) en ce qu'il ne requiert pour remplir sa fonction l'adjonction de rien d'autre, à l'inverse d'un énoncé tronqué comme *vrīhīn* (« les grains de riz »), lequel ne communique rien à moins qu'on ne lui adjoigne un verbe, un participe, etc. L'auditeur pourra bien entendu s'interroger plus avant, par exemple, sur les modalités de l'action prescrite : comment se fait le battage, à quel moment, avec quels instruments, etc. ? Ce second type d'attente, « objective » en ce qu'elle porte sur la situation concrète dans laquelle la phrase est prononcée, virtuellement infinie et étroitement dépendante des désirs de l'auditeur et de son savoir préalable, n'intervient cependant pas pour définir la complétude de l'énoncé, comme le remarque Bhartṛhari dans la stance correspondante :

VP 2.445 (Rau 450)

itikartavyatārthasya sāmāthyād yatra kāṅkṣyate |
aśabdalakṣaṇākāṅkṣaṃ samāptārthaṃ tad ucyate || 450 ||

[Même] si une procédure à suivre (*itikartavyatā*) est attendue par la force [de l'action prescrite], on dit que [l'énoncé] est complet du point de vue de son objet (*samāptārtha*) s'il est libre d'attente verbale (*aśabdalakṣaṇākāṅkṣa*).

3.3. L'emprunt massif par Bhartṛhari de concepts élaborés par les théoriciens du rituel devait le conduire à une discussion critique avec Kātyāyana, ainsi qu'à une relecture en profondeur de son conflit avec Pāṇini. C'est en effet le critère même de l'unité de l'énoncé selon l'auteur des *Vārttika* – l'unité du verbe conjugué (*ākhyāta/tinī*) – qui se trouve chez lui remis en cause au nom d'une unité plus fondamentale :

VP 2.6

yathānekam api kṛvāntaṃ tinīntasya viśeṣakam |
tathā tinīntaṃ tatrāhus tinīntasya viśeṣakam ||

On affirme que, tout comme dans un [même énoncé] plusieurs absolutifs (*kṛvānta*) peuvent qualifier une forme conjuguée (*tinīnta*), de même une forme conjuguée peut qualifier une [autre] forme conjuguée.

Bhartṛhari ne donne malheureusement aucun exemple de phrase où ce principe s'appliquerait, on est donc contraint de s'en remettre aux commentateurs. Parmi eux, Puṅyarāja est à ma connaissance le seul à évoquer les conséquences proprement grammaticales de la remarque de Bhartṛhari, et considère à ce propos l'exemple suivant (*Ṭīkā*, p. 7, l. 8) :

- (6) *pūrvam snāti(,) pacati tato(,) vrajati tataḥ*
 D'abord il se lave, puis il fait la cuisine, puis il sort.

Cette phrase se caractérise par la présence de trois formes conjuguées : *snāti* (« il se lave »), *pacati* (« il fait la cuisine ») et *vrajati* (« il sort »). Or, l'usage – autorité ultime en matière d'accentuation – prescrit la perte d'accent (*nighāta*) sur la première syllabe du verbe *vrajati*, justifiée dans la dérivation par l'application de la règle A 8.1.28 *tin atinaḥ* (cf. *supra* § 2.4). La division de la chaîne signifiante en trois *vākya* (marqués ici par des virgules) suivant le critère fixé par Kātyāyana (cf. *supra* § 2.3) empêcherait cependant l'application de la règle pāṇinéenne au verbe *vrajati*, placé en tête de phrase en vertu de cette division. Il est donc nécessaire, pour rendre compte de cet exemple, soit d'abandonner la clause selon laquelle la règle ne s'applique qu'au sein d'un même énoncé (*samānavākye*) – ce qu'à notre connaissance aucun auteur postérieur à Kātyāyana ne fait –, soit d'ajuster la définition grammaticale du *vākya* de sorte qu'elle puisse s'accommoder aussi d'un énoncé contenant plus d'un verbe conjugué. C'est ce que fait Bhartṛhari vers la fin du chapitre, lorsqu'il aborde une seconde fois la question des définitions grammaticales de l'énoncé :

VP 2.442-443 (Rau 2.447-448)

bahuṣv api tinanteṣu sākāṅkṣeṣv ekavākyatā |
*tināṃ*³⁰ *tinbhyo nighātasya paryudāsas tathārthavān ||*
ekatīn yasya vākyaṃ tu śāstre niyatalakṣaṇam |
tasyātīngrahaṇenārtho vākyaabhedān na vidyate ||

Même si plusieurs verbes conjugués [se succèdent], il s'agit d'un unique énoncé s'ils sont en attente (*sākāṅkṣa*) [les uns des autres] ; de la sorte, l'exclusion [par Pāṇini] de la perte d'accent pour les formes conjuguées [venant] après [d'autres] formes conjuguées [en A 8.1.28 *tin atinaḥ*] est pleinement justifiée. Mais si l'on maintient [avec Kātyāyana] que l'énoncé est défini de manière constante (*niyatalakṣaṇa*) dans la grammaire comme ce qui possède une [seule] forme conjuguée (*ekatīn*), il n'y a aucune raison de préciser *atinaḥ* (« après une [autre] forme verbale »), car il s'agit [dans ce cas] d'une pluralité d'énoncés (*vākyaabhedā*).

Bhartṛhari propose dans ces stances une solution inédite au conflit entre Pāṇini et Kātyāyana : si Pāṇini exclut dans le *sūtra* 8.1.28 la perte d'accent pour une forme finie suivant une autre forme finie, c'est qu'il avait de l'énoncé une conception plus large que celle de Kātyāyana, autorisant qu'une phrase possède plus d'une forme conjuguée. C'est encore une fois la notion d'« attente » (*ākāṅkṣā*), provenant comme on l'a vu de la réflexion des exégètes, qui permet à Bhartṛhari d'explicitement cette conception soi-disant « pāṇinéenne » du *vākya* que l'on chercherait évidemment en vain dans l'*Aṣṭādhyāyī* : plusieurs verbes conjugués forment un seul énoncé s'ils sont « en attente » (*sākāṅkṣa*) les uns des autres. Comme le précise la *Svaṣṭī*, il ne peut cependant plus s'agir comme *supra* (§ 3.2) d'une attente de type « verbal » (*śabdalakṣaṇa*) – un verbe conjugué ne nécessitant jamais d'un point de vue syntaxique la présence d'un autre verbe conjugué –, mais d'« une

30. Nous corrigeons ici le texte de Rau (1977 : 100), qui lit *tinā tinbhyo*. Cf. Houben (1998 : 126).

certaine attente objective » (*arthalakṣaṇā kā cid ākāṅkṣā* ; p. 315, l. 10) due à la présence d'une unité supérieure, d'ordre sémantique, à savoir « l'unité d'objet » (*ekārtha[tva]*) dont parlait Bhartṛhari dans sa reformulation de l'aphorisme de Jaimini. Par le biais d'un emprunt à la *Mīmāṃsā*, Bhartṛhari peut ainsi se présenter paradoxalement, contre Kātyāyana, comme le défenseur d'une certaine orthodoxie pāṇinéenne.

4. CONCLUSION

Par sa réflexion sur les définitions du *vākya*, Bhartṛhari réconcilie ainsi la préoccupation de Kātyāyana et Patañjali pour l'application des règles dans la dérivation avec une réflexion philosophique plus large sur l'énoncé. Cette dernière, qui occupe toute la seconde partie de son œuvre, trouve son sommet dans sa conception de l'énoncé comme entité « indivise » (*akhaṇḍa*), qualitativement distincte des éléments qui le composent. C'est vers cette unité close sur elle-même, dans laquelle il n'est plus possible de distinguer (sinon pour les besoins de l'analyse) aucun « signe » ou « mot » distinct du tout que tend l'analyse bhartṛharienne du *vākya* comme entité « sans attente » (*nirākāṅkṣa*), régie par l'unité d'une intention³¹. La tradition grammaticale plus tardive tendra à négliger cette perspective et adoptera, de ce fait, une attitude ambivalente vis-à-vis des positions de Bhartṛhari. Ainsi Kaiyaṭa (Cachemire, XI^e s.), l'auteur du plus célèbre commentaire sur le *Mahābhāṣya*, le *Pradīpa* (« Lumière [sur le *Mahābhāṣya*] »), doit-il encore beaucoup à l'auteur du *Vākyapadīya*, à qui il emprunte notamment une interprétation littérale, et purement instrumentale pour la dérivation, des définitions des *Vārttika*. La situation change radicalement à l'époque des sous-commentaires sur le *Pradīpa*. Tant Śivarāmeṇdra Sarasvatī (seconde moitié du XVII^e s.) que Nāgeśa Bhaṭṭa (XVIII^e s.) – pour ne citer que les plus célèbres – avancent en effet contre Kaiyaṭa (et à travers lui contre Bhartṛhari) une défense intransigeante des positions de Kātyāyana, interprétées au besoin de manière non littérale. Malgré l'indéniable ingéniosité des commentateurs dans leur défense des définitions canoniques, ce repli de la tradition grammaticale sur elle-même et ses plus anciennes autorités marque un certain appauvrissement de la discussion sur l'énoncé, conséquence du relatif émoussement de l'influence de Bhartṛhari au profit des seuls « Trois *muni* ». Ainsi l'énoncé devait-il, après un bref âge d'or au premier millénaire, se trouver à nouveau exclu du champ de la grammaire pāṇinéenne.

31. Ce point devient parfaitement clair dès la première formulation de la thèse bhartṛharienne de l'énoncé « indivis » (*akhaṇḍa*) dans les stances 7-10 du *Vākyakāṇḍa*, où l'on retrouve sans surprise la notion d'un énoncé « de toutes parts sans attente » (*nirākāṅkṣa[h] sarvataḥ* ; VP 2.9b).

Références

Sources primaires

- BHARTṚHARI, *Vākyapadīya* (VP). [voir Rau 1977]
- BHARTṚHARI, *Vākyapadīya-Svavṛtti* (VPSV) et *Vākyapadīya-Ṭīkā* de Puṇyarāja (*kāṇḍa* 2), Delhi/Varanasi/Patna : K.A. Subramania Iyer, 1983.
- BHAVADEVA, *Tautātīmatatīlaka*, Bénarès : A. Cinnasvāmi Śāstrī & P. N. Paṭṭābhirāma Śāstrī, 1999.
- KAIYATA, *Pradīpa*, dans *Vyākaraṇamahābhāṣya*, vol. 2, Delhi : Pandit Shividatta Sharma, 1988. [reprint]
- KĀTYĀYANA, *Vārttika*. [voir Patañjali, *Mahābhāṣya*]
- Kātyāyanaśrautasūtra*, Bénarès : A. Weber, 1972².
- KHAṆḌADEVA, *Mīmāṃsākaustubha*, Bénarès : A. Cinnasvāmi Śāstrī, 1991.
- KUMĀRILA BHATṬA, *Tantravārttika*. [voir *Mīmāṃsāsūtra*]
- Mīmāṃsāsūtra* attribués à JAIMINI (vol. 2), avec le *Bhāṣya* de ŚABARA et le *Tantravārttika* de KUMĀRILA BHATṬA, Pune : Gaṇeśaśāstrī Jośī, 1981³.
- PĀṆINI, *Aṣṭādhyāyī* (A). [voir Renou 1966]
- PATAÑJALI, *Mahābhāṣya*, 3 vol., Pune : F. Kielhorn, rév. K.V. Abhyankar, 1985⁴. [voir aussi Joshi 1968]
- PUNYARĀJA, *Vākyapadīya-Ṭīkā*. [voir Bhartṛhari, *Vākyapadīya-Svavṛtti*]
- Śābarabhāṣya* = *Mīmāṃsāsūtrabhāṣya* de ŚABARA (SVĀMIN). [voir *Mīmāṃsāsūtra*]

Études et traductions

- CARDONA G. (1974), "Pāṇini's *kāraṅkas*: agency, animation and identity", *Journal of Indian Philosophy* 2, 231-306.
- CARDONA G. (1983), "Some questions regarding the sentence and its constituents", *Linguistic Analysis and Some Indian Traditions*, Poona: Bhandarkar Oriental Research Institute, 117-159.
- DAVID H. (2016), "Time, action and narration: on some exegetical sources of Abhinavagupta's aesthetic theory", *Journal of Indian Philosophy* 44 (1), 125-154.
- DESHPANDE M. M. (1987), "Pāṇinian syntax and the changing notion of the sentence", *Annals of the Bhandarkar Oriental Research Institute* 68, 55-98.
- DESHPANDE M. M. (1991), "Pāṇinian syntax and the changing notion of the sentence", in H. Hock (ed.), *Studies in Sanskrit Syntax. A volume in Honor of the Centennial of Speijer's Sanskrit Syntax (1886-1986)*, Delhi: Motilal Banarsidass, 31-43.
- HONDA Y. (1996), "Vākyapadīya, Chpt. II, kk. 3-4 – on 'vākya' Definition", *Journal of Indian and Buddhist Studies* 44 (2), 913-910 [68-71].
- HOUBEN J. (1998), "The theoretical positions of Bhartṛhari and the respectable grammarian", *Rivista degli studi orientali* 72, 101-141.
- JOSHI S. D. (1968), *Patañjali's Vyākaraṇa-Mahābhāṣya. Samarthāhnikāḥ (P 2.1.1)*, Poona: University of Poona.
- MCCREA L. J. (2008), *The Teleology of Poetics in Medieval Kashmir*, Cambridge (MA): Harvard University Press.
- RAJA K. K. (1962), "Bhartṛhari's list of sentence-definitions", *Adyar Library Bulletin* 26, 206-210.
- RAJA K. K. (1976), "Pāṇini's concept of the sentence", *Adyar Library Bulletin* 40, 165-170.

RAU W. (1977), *Bhartṛharis Vākyapadīya*, Wiesbaden : Franz Steiner.

RENOU L. (1942), *Terminologie grammaticale du sanskrit*, 3 vol., Paris : Honoré Champion.

RENOU L. (1966), *La grammaire de Pāṇini*, 2 vol., Paris : École française d'Extrême-Orient.

RENOU L. (1996), *Grammaire sanskrite*, Paris : Adrien Maisonneuve.